

17.95

Annales

Économies Sociétés Civilisations

35^e ANNÉE — N° 1

JANVIER-FÉVRIER 1980

- B. DEROUET, Une démographie différentielle : les populations rurales d'Ancien Régime
- Ph. BRAUNSTEIN, Les familles toscanes au XV^e siècle. — P. JEANNIN, La protoindustrialisation : développement ou impasse ?
- J. HÉBRARD, École et alphabétisation au XIX^e siècle. — F. MUEL, L'alphabétisation de Calvin à Jules Ferry

ARCHIVES ORALES : UNE AUTRE HISTOIRE ?

- F. RAPHAËL, Le travail de la mémoire. — N. WACHTEL, Le temps du souvenir. — Y. LEQUIN et J. MÉTRAL, Une mémoire collective : les métallurgistes retraités de Givors. — M. GILLET, Patrimoine industriel et patrimoine ethnologique (nord de la France-Belgique). — Ph. JOUTARD, Un projet régional : les ethnotextes. — D. ARON-SCHNAPPER et D. HANET, Sources orales, archives orales

Pratiques et objets culturels

*Revue bimestrielle publiée avec le concours du C.N.R.S.
et de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales*



ARMAND COLIN

LE TEMPS DU SOUVENIR

Un livre écrit avec des larmes, qu'on ne peut lire qu'à travers les larmes, est-ce un livre d'histoire ? Du vécu, du pur et tragique vécu, peut-on (et doit-on) le conceptualiser ? J'ai des raisons sans doute trop subjectives d'être touché par ce livre¹ ; je crois néanmoins qu'il est l'un des plus beaux et des plus profonds jamais écrits sur l'histoire de la seconde guerre mondiale. Il nous propose, en outre, une leçon de méthode : par le moyen de l'enquête orale il donne à comprendre un phénomène dont on connaissait certes l'existence, mais qu'aucun document écrit ne permettait, jusqu'à présent, d'analyser : le traumatisme infligé à une génération, voire à plusieurs générations.

Il s'agit, au départ, d'un « mémoire » (le mot n'est pas innocent) de psychiatrie. Claudine Vegh a recueilli dix-sept récits autobiographiques auprès d'hommes et de femmes qui ont perdu leurs parents (tantôt la mère, tantôt le père, parfois les deux) dans les camps d'extermination. Soit l'expérience d'une enfance juive, en France, sous l'occupation allemande. Les témoins avaient alors entre cinq et treize ans ; l'auteur les a choisis parmi ses amis, ses relations, et précise que leur « bonne insertion sociale et professionnelle semblait ne faire aucun doute ». Mais les répercussions du drame qu'ils ont vécu échappaient, par définition, non seulement à l'écrit, mais encore à l'oral : pendant trente-cinq ans, ils se sont tus. Ils ne pouvaient « en parler » à personne, pas même à leurs proches. Comme le dit l'un d'eux : « Je n'en ai jamais parlé, même avec ma femme, surtout pas avec ma mère », ou un autre : « Je t'ai parlé de mon père, vois-tu, c'est la première fois que j'en parle à quelqu'un. » Supplice muet. Ils ont porté leur chagrin en silence, sur le mode du secret. Non le silence de l'oubli, mais celui d'une douleur indicible et toujours présente, enracinée jusqu'au plus profond de leur être. Et lorsqu'ils parlent, aujourd'hui, des années et des années après, c'est au prix d'un effort presque surhumain. Ici encore, le témoignage est irremplaçable :

... Ils s'asseyaient sur une moitié de chaise, raconte Claudine Vegh, se recroquevillant au fur et à mesure. Ils bougeaient leur chaise, dès que la tension, l'angoisse ou la douleur de certains souvenirs les envahissaient : tant et si bien que la plupart se sont trouvés, en fin d'entretien, me tournant le dos, leur regard toujours rivé sur la fenêtre... Une voix de robot, absolument monocorde, un visage aux traits figés, vide, une impression de parler de quelqu'un d'autre... Un ami, dont la voix tonitruante et gouailleuse était bien connue, dès les premières paroles s'est exprimé à voix chuchotée, cela sans s'en apercevoir.

Au début de l'entretien, comme il est habituel, les témoins commencent par s'excuser : ils n'ont pas grand-chose à dire, sinon du « banal ». Et défile une litanie de banalités, en

effet : l'étoile jaune sur un tablier noir, les insultes et les bagarres à l'école, les alertes, les rafles, les fuites, les refuges, la clandestinité (habitude précoce du secret), la peur (décuplée de la lire, aussi, dans le regard des parents), bref : la conscience d'une différence définie par « le danger de mort permanent ». Et finalement les arrestations, suivies de la déchirante séparation : « Je ne lui ai pas dit au revoir », la plainte revient indéfiniment. Alors commence une autre vie, qui est survie, et lutte pour la survie ; c'est aussi la transplantation brutale dans des milieux inconnus (orphelinats, couvents, familles de paysans), sous un faux nom, avec la crainte supplémentaire d'une perte définitive de l'identité. Viennent les jours de la Libération, l'indescriptible explosion de joie, et l'attente, la longue, l'interminable attente, perpétuellement déçue. Les défilés lamentables à l'Hôtel Lutetia, photo en main, en quête de nouvelles du disparu. De rares rescapés reviennent ; lui, elle, non. Et passent les mois, les années, on va à l'école, on est bon élève, on s'efforce de retrouver une vie « normale », on devient adulte, mais on attend, on attend toujours, inlassablement, silencieusement, car on conserve (secret invouable) un espoir insensé : « Tu sais, il m'est arrivé d'apercevoir une silhouette qui rappelait mon père, et, malgré moi, de la suivre ou de courir après, il n'y a pas si longtemps encore. »

Dans une admirable postface, Bruno Bettelheim explique que pour ces enfants le travail du deuil n'a pu s'accomplir. « S'il était possible que les parents fussent toujours vivants, pourrait-on parler d'eux comme s'ils étaient morts ? Ne pas parler d'eux, c'est le seul moyen d'empêcher que les autres persistent à les dire morts, et c'est le seul moyen de croire, encore et toujours, qu'ils finiront par revenir. » Ce refus du deuil se fonde sur d'autres motivations encore : car il ne s'agit pas, ici, d'une mort « naturelle » (qui plonge quiconque dans l'affliction), mais d'une mort organisée, planifiée, froidement infligée par d'autres hommes. Cet assassinat monstrueux entretient un sentiment de révolte, une violence latente (qui parfois se retourne, douloureusement, contre les victimes elles-mêmes : « Je lui en veux, à mon père, je lui en veux de s'être fait déporter sans avoir tenté d'échapper à son sort »). Comment accepter le deuil quand l'horreur des humiliations, des chambres à gaz, des fours crématoires, est pour ces enfants proprement inconcevable ? A quoi s'ajoute l'absence de preuve : « Ni cadavre à ensevelir, ni tombe à visiter. Il n'y a pas eu de ces rites qui auraient donné le signal du deuil dans les formes traditionnelles. » D'où toute une suite de répercussions : fixation au passé, impossibilité de vivre le présent (« Si j'avais pu oublier totalement le passé, peut-être j'aurais pu vivre comme les autres, être heureux de ce que j'ai, et ne plus penser à ce que je n'ai plus »), sentiment de culpabilité, poids d'une dette insupportable (« Alors, finalement, c'est intolérable, tu comprends : il s'est sacrifié pour nous ! Je lui dois la vie une deuxième fois, quoi ! »), et au total perception de tous les événements, heureux ou malheureux, à travers une sorte de « prisme particulier » (« C'est dans les moments de joie, que c'est terrible »). — D'où aussi, pour les témoins qui ont consenti aujourd'hui à parler, l'importance de ce livre : c'est maintenant seulement que peut commencer, pour eux, le processus du deuil, et que s'ouvre (peut-être) la voie de l'apaisement.

Mais pourquoi maintenant, trente-cinq ans après ? Œuvre du temps ? Mûrissement de l'âge ? Travail de la mémoire ? Je crois qu'il convient de situer le livre de Claudine Vegh dans un contexte plus large, non seulement psychologique, mais historique : l'expérience dont témoignent les hommes et les femmes qui parlent ici n'est autre, portée à son paroxysme, que celle de toute une génération. Qu'est-ce qu'une génération en histoire ? Problème classique. L'objection banale (des enfants naissent chaque année) ne vaut pas lorsqu'un événement particulièrement dramatique (cataclysme, peste, guerre, à plus forte raison génocide) « marque », précisément, toute une classe d'âge. Dès lors, comment ne pas être frappé, depuis trois ou quatre ans, par une floraison d'ouvrages (récits, autobiographies, recueils de témoignages) à travers lesquels s'affirme, avec une force foisonnante, la mémoire juive ? Joseph Joffo, Gérard Israël, Lionel Rocheman, Marcel

ARCHIVES ORALES : UNE AUTRE HISTOIRE ?

Liebman, Marek Halter, Samuel Pissar, Régine Robin, Saul Friedländer² : ces auteurs ont, plus ou moins, le même âge, entre quarante et cinquante ans, et ont partagé les mêmes épreuves³. Si donc l'interprétation de Bruno Bettelheim est exacte, elle ne prend tout son sens que restituée dans toute sa dimension : c'est un *deuil collectif* qui, en ce moment, fait son œuvre. Pourquoi seulement aujourd'hui ? Une observation (peut-être encore trop courte) s'impose : les auteurs que je viens d'évoquer, comme les orphelins de Claudine Vegh, atteignent maintenant l'âge qu'avaient leurs parents pendant la guerre, et leurs enfants ont l'âge qu'ils avaient alors eux-mêmes. D'où un double processus d'identification, une réanimation du passé, en même temps qu'un besoin irrépressible (quoique douloureux) de transmettre, dans la chaîne des générations, leur témoignage. Est-ce un hasard si la plupart de ces livres sont dédiés à la mémoire des parents, ou à l'édification des enfants ? Tout cela dans une conjoncture plus large encore et plus complexe : les désillusions de l'assimilation, la remise en cause de l'« émancipation », et enfin la crise, ou le refus, de ce qu'on appelle les « idéologies » (communiste pour les uns, sioniste pour les autres), avivent la quête d'une identité juive en diaspora⁴.

On voit que le vécu, dans ce qu'il a de plus singulier et de quasi incommunicable, débouche sur les problèmes les plus généraux. Soit une complémentarité entre les diverses méthodes de l'histoire. Catégories d'analyse ou récit événementiel ? Concepts englobants ou saveur unique de l'immédiat ? Faux problème : puisque nous ne pouvons saisir en même temps l'originalité du vécu et la généralité de l'abstraction, nous sommes condamnés à un va-et-vient indéfini entre les deux perspectives, l'une et l'autre indispensables, si nous voulons répondre à la double exigence d'une histoire intelligible et d'une mémoire vivante.

Nathan WACHTEL

École des hautes études en sciences sociales

NOTES

1. Claudine VEGH, *Je ne lui ai pas dit au revoir. Des enfants de déportés parlent*. Postface de Bruno Bettelheim, Paris, Gallimard, 1979.

2. Joseph JOFFO, *Un sac de billes*, Paris, J. C. Lattès, 1973 ; du même, *Anna et son orchestre*, Paris, J. C. Lattès, 1975 ; du même, *Baby-foot*, Paris, J. C. Lattès, 1977 ; Gérard ISRAËL, *Heureux comme Dieu en France*, Paris, Robert Laffont, 1975 ; Lionel ROCHEMAN, *Devenir Cécile*, Paris, Éditions Ramsay, 1977 ; Marcel LIEBMAN, *Né Juif. Une famille juive pendant la guerre*, Paris, Duculot, 1977 ; Marek HALTER, *Le Fou et les Rois*, Paris, Albin Michel, 1976 ; Samuel PISAR, *Le sang de l'espoir*, Paris, Robert Laffont, 1979 ; Régine ROBIN, *Le cheval blanc de Lénine*, Paris, Dialectiques, 1979 ; Saul FRIEDLÄNDER, *Quand vient le souvenir*, Paris, Seuil, 1979. — Je n'inclus pas ici les auteurs de la génération antérieure (tels que Mosche Zalzman, Hélène Elek, Clara Malraux, ou Manès Sperber) qui font le bilan d'une vie. Quant à Patrick Modiano et Pierre Goldman, ils représentent le cas particulier de ceux qui appartiennent à la génération immédiatement postérieure, et qui ont la « nostalgie » des années noires de la guerre.

3. Avec en outre, pour M. Halter et S. Pissar, l'épreuve des camps eux-mêmes.

4. Cf. Richard MARIENSTRAS, *Etre un peuple en diaspora*, Paris, Maspero, 1975. La remarque qui précède doit évidemment être nuancée : elle ne s'applique pas tout à fait à Saul Friedländer, qui vit en Israël, ni à Marcel Liebman ou Régine Robin, qui restent fidèles à la mouvance léniniste.